

« Dong ! Dong ! Dong !... »

La cloche de l'école faisait retentir son bruit caractéristique dans l'air surchauffé de cette fin d'après-midi. Les enfants ne tarderaient plus à sortir pour leur dernière corvée : le nettoyage hebdomadaire de la cour. L'homme qui se tenait près de la porte principale, sous le porche, scrutait l'esplanade encore vide. Il attendait visiblement qu'il se produise quelques activités, mais ne semblait pas à sa place en ces lieux. Il portait une redingote en tissu élégant, comme ceux des gentilshommes des beaux quartiers, ici incongrue. Il guettait dans l'ombre, droit et immobile comme une statue. L'attitude aurait pu convenir à un inspecteur, mais aucun gendarme n'aurait eu les moyens de s'habiller de la sorte. La cloche s'arrêta. Les écoliers franchirent les portes et sortirent en trombe si bien que la cour fut très vite pleine. Tous les gamins se pliaient à leur tâche avec une attention feinte, révélant ainsi ce qu'ils essayaient de cacher : leur ennui d'effectuer cette activité ingrate. L'homme mystérieux regarda un peu plus en détail les mouvements dans le grand espace. Les enfants s'appliquaient à éliminer soigneusement toute trace de végétation : brin d'herbe, plantules, mousse, lichen... derrière eux ne restaient que la pierre, le métal, et ce mélange minéral noir avec une odeur âcre dont on revêtait le sol.

— Je peux vous renseigner, Messire ?

L'homme tourna la tête vers la jeune femme qui l'avait interpellé. Elle portait l'uniforme des enseignants qui jouait parfaitement son rôle en lui donnant un air sévère, hautain, et disgracieux. Une évaluation rapide suggérait que la personne cachée dans ce déguisement devait être plus charmante que cela. Sa chevelure rousse était rassemblée en un chignon impeccable. Il lui fit face, et croisa son regard vert interrogateur en lui répondant :

— Je ne sais pas. Je crois que je me suis perdu parce que je devrais normalement être arrivé dans le quartier des Mécanismes...

Elle arrondit les yeux :

— Comment peut-on confondre la zone scolaire avec le quartier Méca ?

L'homme esquissa un sourire en haussant des épaules :

— J'ai tendance à être un peu distrait... Excusez-moi, je ne me suis même pas présenté. Sven Tourdacier.

Il lui tendit la main d'un air amical. Elle abandonna sa réserve devant son attitude avenante et sourit à son tour.

— Nomy Chandel.

Comme il ne dit rien en lui serrant la main avec chaleur et fermeté, elle reprit aussitôt :

— Pour aller au quartier des Mécanismes, il suffit de suivre l'avenue vers l'Est. C'est impossible de se tromper, vous verrez le haut de la tour des hauts-fourneaux.

— Ah oui, je m'en rappelle maintenant, on m'avait déjà dit que je ne pouvais pas la rater !

L'enseignante fronça les sourcils, mi-curieuse mi-amusée. L'homme était vêtu de manière tout à fait normale... pour un citoyen se trouvant dans la zone universitaire ou le quartier central. Il n'avait pas d'appareils l'attestant, mais son allure pouvait appartenir à un membre du Palais du Doge ou peut-être du clergé. Il avait l'habillement des gens bien nés, à défaut d'en avoir l'attitude. En tout cas, il apparaissait tout à fait incongru dans le quartier méca, au moins autant qu'elle-même dans son uniforme d'enseignante. Poussée par la curiosité, et toujours encouragée par le visage jovial de l'homme, elle lui demanda :

— Et... qu'allez-vous faire chez les mécas ?

— Ahem... c'est un peu compliqué, lâcha-t-il en se passant la main derrière la tête avec un sourire gêné. Mais, merci beaucoup. L'Est, la cheminée. Facile !

Il la salua succinctement de la tête et tourna les talons avant de s'éloigner, suivi par le regard intrigué de la jeune femme.

L'intérieur de la taverne était assez bien éclairé, malgré la couleur sombre des murs en acier patiné. Les gros rivets traçaient leur farandole pétrifiée le long des parois, identiques à ceux de n'importe quel autre bâtiment du quartier. Malgré la décoration minimaliste, les tables étaient bien remplies et il semblait y avoir une ambiance agréable. Les gens ne présentaient pas l'air guindé des membres du

clergé, et leurs tenues ne brillaient pas des décorations clinquantes prisées par les nobles. Cependant, ils n'avaient pas non plus l'allure crasse et cassée du petit peuple. À l'évidence, la clientèle était surtout constituée par la classe moyenne. Un serveur concentré se dirigea vers une petite table occupée par deux jeunes femmes et leur servit leur commande avant de repartir aussitôt. — Il est drôlement pressé ce soir. Mais ce n'est pas très étonnant après ce qui s'est passé. Tu connais la dernière, Nomy ?

— Non Angie, qu'est-ce que tu as encore bien pu dénicher comme ragot cette fois-ci ?

— Il paraît que l'autre serveur, tu sais, le grand blond mignon... ne fais pas l'innocente, tu vois très bien de qui je veux parler, il paraît qu'il aurait été pris en délit de coopération. Ne me regarde pas comme ça, je t'assure que je le tiens de source sûre, c'est Manda qui travaille à la section admission au Palais qui me l'a dit pas plus tard qu'hier. Il aurait proposé à la femme qu'il fréquentait de partager les frais de son loyer pour l'aider financièrement. Ça n'aurait pas pu durer bien longtemps de toute façon, mais Manda m'a dit que c'est la femme qui l'a dénoncé elle-même. C'est triste de voir des hommes se compromettre ainsi...

La jeune institutrice avait le regard perdu dans le vague, attitude que son amie interpréta aussitôt comme une approbation complète de sa propre analyse : quel dommage de voir un beau mec disponible en moins sur le marché. Cela l'entraîna à poursuivre son bavardage qui vira bientôt au monologue. C'était habituellement ainsi que se déroulaient leurs petites sorties au bar. Nomy ne se rappelait jamais de la moitié de toutes les histoires que lui racontait son amie. Ça n'empêchait pas Angie d'être intarissable et de raconter tous ses potins comme si le destin du monde en dépendait. Pendant ce temps-là, Nomy entendait l'émission de radio qui diffusait les discours des candidats à l'élection du Doge. Elle décida d'écouter les derniers débats, espérant sans enthousiasme pouvoir en tirer quelque chose d'utile pour ses activités scolaires, même si elle savait que c'était rarement le cas. Que faire des propos tenus par le candidat réformiste ? « Notre société se sclérose, nous avons besoin de changement, d'optimisme, d'espoir, de joie de vivre ! Nous avons besoin de na-tu-rel ! ». Comme chaque fois, le candidat déblatérerait ses blasphèmes habituels. Il n'existait pas de parti réformiste, et pour cause puisque passé la trêve électorale, les thèses qu'ils défendaient redevenaient illégales. Pourtant, il y avait toujours un prétendant pour vanter les immenses mérites d'une improbable transformation de la société. Il continuait sur le même ton : « Les citoyens doivent se ré-appropriier le pouvoir de décision. L'économie doit être au service de l'Homme et non l'inverse ! ». Le folklore était toujours poussé jusqu'à l'absurde : l'économie au service de l'Homme, vraiment ! L'orateur continuait imperturbable avec de grands effets de rhétoriques et des trémolos dans la voix. « Dites non à la délation, dites non à la traite des pauvres, dites oui à l'émancipation ! ». Nomy tiqua sur le dernier mot : quelle idée révoltante... Le jusqu'au-boutisme invraisemblable du candidat la fit décrocher de l'émission et elle laissa courir ses yeux avec nonchalance sur les différents hommes attablés au bar, ne s'attardant que si elle y trouvait un intérêt particulier. Alors qu'elle arrivait à la fin de son verre, la pipelette devant elle s'aperçut finalement que l'attention de son auditrice avait déçu :

—... Et c'est pas la première fois qu'il lui disait que... Nomy ? Tu m'écoutes au moins ? Qu'est-ce que tu regardes par là... ?

En suivant son regard vers le bar, elle s'arrêta sur un homme avec une curieuse allure. Il arborait ce mélange d'arrogance rigide et de moquerie distante caractéristique des nobles, mais ça ne cadrerait pas avec son costume bordeaux, simple et ordinaire. Il avait malgré tout un visage attirant, aux traits fins et élégants. La commère esquissa un sourire convenu et taquina son amie :

— Ah je comprends, c'est plus intéressant que tout ce que je peux bien raconter. Tu connais ce gars-là ? C'est la première fois que je le vois ici, j'en suis sûre. Si je l'avais déjà vu, je m'en souviendrais. Nomy la fixa en répondant :

— Oh, et je te fais confiance pour ça !

Puis retourna observer l'homme du bar du coin de l'œil :

— Je n'en suis pas certaine, mais il ressemble à quelqu'un que j'ai rencontré il y a quelques jours devant l'école. Un type un peu bizarre.

— Un peu bizarre ? Oooh, alors c'est tout à fait ton genre : je savais bien qu'il y avait anguille sous

roche.

— Angie, tu te fais des idées.

— Oui oui, bien sûr, comme d'habitude. Houlà, il se fait tard, faut que j'y aille, mais tu me raconteras les détails !

Nomy n'eut que le temps de lui décocher un regard sévère avant que son amie ne se lève et tourne les talons. En retournant la tête vers le bar, elle croisa le regard de l'homme qu'elle avait dévisagé, et qui s'était levé pour se diriger vers le fond de la pièce. Il continua sa route quelque pas et puis s'arrêta juste devant elle en penchant la tête :

— On se connaît, non... ? Nomy... Chandel. C'est ça : je ne vous avais pas reconnue tout de suite, à cause de l'uniforme.

— Moi je vous avais reconnu.

— Ah ? Je suis flatté. Je... vous êtes seule ? dit-il en indiquant la chaise vide. Elle l'invita à s'asseoir d'un signe de tête.

C'est ainsi que Nomy fit réellement connaissance avec Sven Tourdacier, deux semaines avant le grand événement de la nomination du nouveau Doge.

Les deux grandes pages du journal étaient étalées sur la table. Sven ne le lisait que par habitude, car il n'accordait pas trop de crédit à ce qui s'y racontait. A chaque feuillet, l'entête rappelait le titre du quotidien « *L'Horloger* » et en plus petit ensuite « *de vingt heures* ». Sven se souvenait qu'il s'était longtemps demandé d'où venait ce titre étrange, lorsqu'il était enfant. Et puis un jour l'explication l'avait frappée ; il ne s'agissait que d'un jeu de mot avec le surnom que les habitants donnaient à leur ville : « La Grande Horloge ». Ce nom-là au moins avait une origine assez évidente. Avec le quartier du Palais au centre et les rayons des douze lignes de chemin de fer qui en partaient, le plan de ville ressemblait effectivement à un cadran. Chaque jour les divers quartiers voyaient leur activités s'éveiller et culminer à des heures différentes, sans jamais que la ville entière ne s'endorme vraiment. Et l'horloger sortait quotidiennement de l'anonymat les mille et une histoires terribles, émouvantes ou ridicules qui s'y déroulaient.

Sven sauta les pages nécrologiques, toujours bien fournies en avis d'arrestations, et revint sur les articles consacrés aux élections du Doge.

Cette grand-messe occupait la majeure partie du clergé pendant quelques mois, et donnait lieu à de nombreuses joutes verbales entre les idées politiques des uns et des autres. La campagne était la seule période pendant laquelle tout avis contraire à la Loi était amnistié, donnant presque l'impression que la population jouissait d'une réelle liberté d'expression et vivait heureuse dans une organisation humaniste. Les comportements déviant pas tous admis pour autant et seuls les propos pouvaient être tolérés, aucunement les actes. Le jeune homme gardait en mémoire l'arrestation de cet écervelé qui avait eu l'audace d'arracher des enfants à leur chaîne de fabrication d'engrenages. Le fou prétendait « mettre fin à l'esclavage » : certaines personnes ont le vice chevillé au corps. Libérer les enfants, on peut le dire, mais il faut que ça reste une promesse en l'air, en suspension, un peu comme de la poussière. Sur son passage on toussote, éventuellement on éternue... et puis on se détourne et ça passe.

Il n'y eu pas de tel scandale cette-fois-ci et le soir du vote, tous les regards purent être braqués sur la salle de dépouillement pour démontrer la formidable transparence du processus. C'est le candidat modéré qui fut élu, pour changer. Il prononça son discours d'intronisation, et comme d'habitude, on ne reparlerait sans doute plus jamais de lui pendant les cinq années de son mandat.

Nomy jeta quelques coups d'œil anxieux et furtifs autour d'elle, inutiles dans son appartement désert. Elle ne pouvait pas contrôler ce tic, chaque fois que l'envie lui prenait de braver l'interdit et de sortir le petit livre qu'elle cachait derrière la cloison de sa chambre. Elle s'appêtait à soulever le cadre qui masquait l'ouverture et de nouveau regarda nerveusement autour d'elle. Il n'y avait aucun bruit. Elle déposa avec soin le tableau à ses pieds devant le mur, puis plongea la main dans l'obscurité et y senti les contours familier de l'objet secret. Elle sortit le petit calepin relié en cuir, rendu lisse par l'usage. Elle s'assit sur le bord du lit puis le posa délicatement, presque

religieusement, sur ses genoux en le contemplant un instant. Elle l'ouvrit enfin et retrouva avec facilité, parmi toutes les pages vierges, celle où elle conservait sa relique séchée. Sa couleur était passée, et il ne restait plus dans le livre qu'un filet ténu du parfum enivrant qu'elle exhalait lorsqu'elle l'avait trouvée. La petite tige verte à l'origine était désormais terne et marron, mais toujours surmontée par ces étranges petits confettis en forme de larmes. Blancs. Fins et fragiles comme des feuilles de papier. Ils étaient tous accrochés en leur base à cette petite boule qui ressemblait autrefois à du velours mais qui était maintenant aplatie et piquante. Le petit objet sec et rabougri n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait mis dans son carnet, mais à chaque fois qu'elle le revoyait, son cœur faisait des bonds inexplicables. Nomy se sentait heureuse et perdue pendant un moment flottant. Elle porta le livre à son visage, doucement pour ne pas en faire tomber les précieux restes, et huma l'odeur résiduelle d'une profonde inspiration. À vrai dire elle percevait surtout le papier vieilli et le cuir de la reliure mais ce simple geste ravivait les souvenirs enfouis. Pendant un instant, elle se retrouva quelque part dans un ailleurs merveilleux qui serait entièrement recouvert d'un tapis doux de ces petites choses étranges. L'eau qui s'accumulait sur le bas de ses paupières lui brouilla la vue, et elle les ferma par réflexe, laissant couler une larme. L'instant était passé.

La plénitude s'estompa et fut remplacée par le sentiment de danger qu'elle éprouvait auparavant. Si quelqu'un la surprenait en cet instant, avec cet objet sur ses genoux... Elle deviendrait une déviante et un sans-nom surgirait pour l'arrêter.

Nomy n'était pas fâchée que la dernière heure de cours se termine ; elle avait été distraite toute la journée. En bonne institutrice, elle distribuait les bons points de la semaine.

« Marlon, félicitations. Deux points pour avoir dénoncé ta camarade qui copiait au lieu de l'aider. Bravo ! » Lança-t-elle comme un automate.

« Lydia, un seul. Tu pourrais en avoir plus si tu voulais bien te donner la peine de cesser de te préoccuper du sort des autres. Je te l'ai déjà dit. »

« Miloude, quand on se venge il faut être discret et ne pas le faire devant tout le monde. Tu perds ton point à cause de cette erreur. Il faut que tu sois plus concentrée sur ce que tu fais. » Insista-t-elle en croyant l'assommer du regard.

La classe s'acheva comme tous les après-midi avec la déclamation de la devise de l'école dans un bel ensemble par tous les élèves : « Seule compte l'apparence ! ». Les enfants s'égayèrent ensuite et s'enfuirent vers d'autres occupations, laissant l'institutrice seule avec les songes qui obsédaient depuis le matin. Elle rangea ses affaires machinalement et commença le trajet pour rentrer chez elle, toute absorbée par ses pensées. Elle visualisait une mâchoire fine et une barbe naissante ; un petit sourire indéchiffrable, mais pas moqueur... charmant et irrésistible ; de grands yeux intrigants aux iris dorés ; une attitude à la fois intense et désinvolte ; et elle imaginait à son goût tout le reste. Elle ne savait pas quel jeu Sven jouait avec elle ces dernières semaines. À l'évidence il cherchait à la séduire et à moins qu'il ne soit complètement aveugle, il devait avoir deviné que c'était gagné. Devait-elle être plus explicite ? Leur petit flirt était agréable mais elle désirait passer à l'étape suivante. Les autres hommes qu'elle avait fréquentés s'étaient toujours comportés de manière bien plus directe. Qu'est-ce qui le retenait ?

Il était le meilleur parti qui ce soit jamais intéressé à elle. Nomy se voyait déjà l'épouser et sortir enfin de sa précarité matérielle. Sa solitude forcée lui pesait de plus en plus. Le fait d'être l'unique enfant de la famille à parvenir à l'âge adulte l'avait déjà privée du soutien de la fratrie, mais depuis que ses parents avaient été arrêtés, elle ne pouvait plus compter sur personne. Le temps qui passait ne faisait qu'augmenter les incertitudes qui assombrissaient son avenir, et elle éprouvait un besoin de plus en plus urgent de trouver un mari valable. Sven apparaissait comme le candidat idéal. Mais il agissait comme si quelque chose le faisait hésiter. Restait-il distant parce qu'il avait appris que si elle vivait seule c'est que ses parents avaient été emportés par les sans-noms ? Avait-il peur qu'elle ait hérité de quelques caractères propices à la déviance ?

Pourtant au cours de leur dernière soirée il lui avait fait visiter une des plus hautes tours de la place centrale d'où l'on pouvait voir l'ensemble du Palais du Doge et tous les ors de la République. Ils

s'étaient promenés sur les passerelles, au cœur de la plus extraordinaire dentelle d'acier des beaux quartiers. Ils avaient même pu assister à la fumigation désherbante mensuelle, spectacle captivant de beauté. Les volutes multicolores de gaz détergent jouaient avec les éclairages nocturnes, s'envolaient en grandes gerbes vers le ciel pour retomber en cascades dans les rues et inondaient petit à petit tous les bas quartiers. Bien sûr ils étaient partis avant que les fumées toxiques se dissipent et révèlent le triste spectacle des quelques corps inertes, épars dans les rues. Ils n'avaient pas vu non plus la ronde des éboueuses à vapeur nettoyant à la javel les chaussées des ahuris qui s'y étaient retrouvés malencontreusement piégés.

Elle avait vécu sa nuit la plus féerique.

Mais après l'avoir reconduite devant chez elle il n'avait pas cherché à entrer, ce qui l'avait frustrée de la conclusion attendue. D'habitude c'était plutôt l'inverse, cette conclusion venait trop tôt. Ses amants se dispensaient de l'étape de la balade au crépuscule, aussi. Ce qu'elle vivait avec Sven lui révélait de nouveaux plaisirs simples qu'elle n'imaginait pas auparavant. Elle admit un peu à contrecœur que c'était peut-être aussi ce petit cachet d'anormalité qui l'attirait chez cet homme. Mais il ne fallait pas faire trop durer le suspense, elle voulait consommer pendant que c'était encore chaud, tout de même !

Elle décida que ce soir elle prendrait l'initiative, quitte à sortir un jeu un peu agressif. Toute occupée par ses pensées, elle avait fait le trajet pour retourner chez elle sans y prêter attention. Elle habitait un logement minuscule de trois pièces au premier étage d'un coron, juste à la lisière du quartier des Mécanismes. Après être rentrée, elle se débarrassa de son uniforme et ouvrit un gros robinet en plomb pour mettre le bain à couler. La haute fenêtre du séjour orientée à l'ouest illuminait les pièces. Le soleil n'éclairait assez qu'en fin de journée, le reste du temps elle devait allumer des lampes à pétrole dans sa chambre et sa salle de bain aveugle. Elle ouvrit son armoire en bakélite pour fourbir ses armes. Les rayons rasants faisait briller ses bijoux de pacotille et donnait de beaux reflets aux tissus satinés des robes et à leurs broderies. Grand jeu ?

L'appartement de Sven était assez spacieux et bien situé sur l'avenue reliant le quartier central avec les arrondissements des marchands. Son séjour donnait sur un spacieux balcon de fer ouvragé en façade de l'immeuble, en surplomb de la grande rue. Sans être d'un luxe ostentatoire, il était bien loti. En prime le concierge qui logeait rez de chaussé de l'hôtel particulier faisait une barrière efficace contre les visiteurs indésirables.

Il était seul chez lui. Le calme n'était rompu que par le sifflement intermittent de la grosse machine de purification de l'eau au travail dans sa cuisine. Sven tournait et retournait ses mains devant lui, comme s'il ne les avait jamais vues. Il était plongé dans sa contemplation depuis plusieurs minutes, absorbé par un sentiment d'étrangeté. Il les frotta doucement paume contre paume, pour sentir la peau souple et douce, dépourvue de callosités. Il les sépara et observa de nouveau l'absence de défaut et du moindre signe d'usure. Pas même la plus petite cicatrice pour témoigner des accidents de jeunesse. Il y avait pourtant bien eut des blessures dans son enfance, comme par exemple la cuisante découverte de ce qui se passe quand on se coince les doigts dans une roue de vélo. Le souvenir était là, mais pas les marques. À chaque fois que ça lui arrivait, il se retrouvait saisi par la même perplexité. Pourquoi son propre corps lui semblait-il si lointain ? Pourquoi ne pouvait-il s'expliquer qu'il n'ait aucune trace visible du passé qu'il gardait en mémoire ?

Il abandonna la fixation sur ses mains pour regarder autour de lui, perdu. Il savait qu'il se trouvait chez lui, mais il voyait tout comme s'il regardait au travers des yeux d'un étranger qui ne comprendrait rien à ce monde. Ces curieux meubles en métal sculpté, à quoi servaient-ils ? Ces êtres bizarres sur les photographies sépias accrochées au mur, qui étaient-ils ? Le portrait de cet homme altier et confiant, était-ce vraiment le sien ? « *Sven Tourdacier ?* » Le vertige menaçait de dissoudre entièrement son esprit dans les limbes. La seule chose qui lui parlait, c'était cette touffe verte immobile dans l'angle de la pièce.

Une sonnerie stridente coupa court à sa rêverie. L'illusion prit fin et son esprit réintégra son corps, n'y laissant qu'un malaise diffus. Il se dirigea vers la cuisine et cet amas incompréhensible de tubes et de clapets qui filtrait son eau en poussant des soupirs. Il prit sans réfléchir le pichet en zinc

presque rempli et en versa le contenu dans un vaporisateur, puis l'emmena dans le séjour. Dans le coin de la pièce, les vitres étaient dépolies. Et devant elles, caché aux regards indiscrets de la rue, trônait fièrement un gros pot en fer hébergeant une coquette fougère. Les longues feuilles ciselées retombaient avec paresse dans l'espace, hésitant entre l'envie de le conquérir et la peur de le faire. Le jeune homme regarda la plante comme s'il s'agissait de sa meilleure copine et commença à l'asperger de petits jets de bruine pleins de tendresse. En réponse à son geste, une odeur de champignons se diffusa petit à petit du terreau humide. Ayant fini son œuvre, il reposa le vaporisateur à moitié vide puis commença à caresser les grandes feuilles du bout des doigts. Il fredonnait un petit air sans en être conscient, le visage radieux.

Sven était un peu nerveux. D'habitude ses rendez-vous n'étaient pas en retard et il commença à imaginer divers scénarios catastrophes. Il n'en laissait rien paraître et continuait de sourire jovialement aux couples qui se succédaient devant lui, sous l'immense arche de cuivre de l'entrée de l'Impérial Plaza Palace. Peut-être avait-il poussé trop loin la comédie de l'homme distant ? Il fallait bien jouer cet acte de théâtre s'il comptait pouvoir emmener la pièce là où elle le devait : dans les eaux troubles d'une relation basée sur d'authentiques sentiments. Sans ça, jamais il ne pourrait tirer de sa conquête autre chose qu'une simple nuit de sexe. Banale et répétitive, comme tant d'autres. Peut-être que Nomy avait commencé à avoir des doutes et compris que leur première rencontre, apparemment fortuite, ne l'était pas ? Ce serait la fin de cette mascarade... Elle s'enfuirait, et il faudrait tout recommencer ailleurs, avec une autre femme. Il était pourtant sûr qu'elle était bien une déviante. Elle en montrait tous les symptômes. Son instinct ne pouvait pas le tromper à ce point ! Cette petite note acidulée dans son odeur, reconnaissable entre mille, pulsait comme une balise dans sa tête. Personne ne pouvait mentir sur ça.

Sven maintenait sa prestance altière et son air séducteur, tout en se triturant l'esprit. Si seulement il pouvait lire au travers des pensées des femmes, sa tâche serait facilitée ! Mais dans ce cas peut-être que d'autres liraient dans les siennes et alors... Il serait démasqué : adieu Arlequin, pantin ridicule, voici Baron Samedi, vilain corbeau.

Mieux valait faire confiance à une prudente intuition.

Il tourna la tête par réflexe, attiré par un reflet ou une lumière et fut un instant désorienté. Elle était finalement venue. Juste là, à quelques pas, Nomy Chandel descendait du marchepied de la calèche électrique, en faisant attention à ne pas prendre les plis de sa robe dans les engrenages du train avant. En la voyant ainsi, son sourire s'agrandit, toujours aussi factice, mais quand même alimenté par une vraie jubilation intérieure. La jeune femme s'était apprêtée comme une véritable princesse ! Sven n'imaginait pas qu'une simple institutrice puisse avoir accès à une telle garde-robe. Elle miroitait comme une fontaine de cristal, dans l'éclairage sautillant des réverbères à gaz. Sa chevelure libre chatoyait comme des flammes, capturant le regard pour l'attirer à ses yeux verts. Par quel sortilège avait-elle réussi à se procurer cette étincelante parure d'argent et d'émeraudes ? Le bijou commençait en tour de cou, puis descendait jusqu'à sa poitrine pour se fondre avec les dentelles du décolleté. Les pierres lançaient des éclats furtifs qui dansaient avec ses œillades, faisant de chacun de ses mouvements un kaléidoscope hypnotisant. En comparaison, Sven trouva subitement sa propre tenue terne et quelconque, alors qu'il portait un bel ensemble queue de pie à la dernière mode. Sans être un canon de beauté, la jeune femme s'était autant éloigné que possible de son apparence triste de professeur d'école. Dans l'ensemble le message était on ne peut plus clair : « contemple-moi, ô puissant mâle, et désespère ».

Il se rapprocha d'elle pour lui offrir son bras et fut submergé par les fragrances d'un parfum délicat. Le produit n'était pas trop luxueux et Nomy avait mis juste la touche nécessaire. C'était subtil, mais il identifia aussitôt les marqueurs caractéristiques des hormones aphrodisiaques de synthèse, dissimulées dans les arômes.

Nomy peignait distraitement ses longs cheveux roux devant sa coiffeuse. Elle ne regardait pas le miroir qui lui renvoyait l'image de son visage anxieux. Ses pensées rebondissaient sans fin. La soirée avec Sven s'était révélée parfaite. Elle avait débuté par un repas sans doute délectable, même

si elle n'en conservait pas le goût, trop absorbée par le jeu de séduction avec son partenaire. Elle s'était poursuivie par la discussion discrète de leurs mains qui s'effleuraient, comme une danse miniature, prélude aux longues minutes passées à valser après le dîner. Le tourbillon du jeu de ses jambes et de leurs corps, délicieusement enlacés, l'avait englouti dans une ivresse exquise. Son compagnon était tout simplement merveilleux. Ça ne pouvait pas être normal. C'était trop beau ? Il devait cacher un vice quelque part. Pourtant...

Sa douceur, sa tendresse, on ne pouvait pas feindre cela de la sorte. Tout au long de la soirée elle n'avait cessé de ressentir l'aiguillon de l'interdit lui taquiner la nuque. Le Sentiment !

Un monde nouveau qui s'ouvrait comme un précipice devant elle. Attirant, mais effrayant. Nomy ne connaissait personne qui vive des relations sentimentales. Tout le monde cohabitait dans cette immense ville, rassemblé par la proximité, par la nécessité de ne pas être seul. Tous les gens n'étaient que façades, comme celles des immeubles, jolies et avenantes, mais figées et froides. Une longue procession d'individus identiques à ces photographies monochromes que les riches se plaisent à exposer chez eux. Personne ne s'ouvrait jamais vraiment à qui que ce soit. Une belle image ça s'expose et ça brille, mais ça ne dialogue pas.

La jeune femme regarda son miroir et s'aperçut que ses cheveux commençaient à se hérissier de trop les avoir brossés. Elle posa sa brosse et s'observa en silence. Un silence qui lui pesait. Elle voulait dialoguer. Se replonger à cœur perdu dans l'euphorie des sensations que lui procurait Sven. Peu lui importait les risques encourus à errer en aveugle vers ce qui conduisait peut-être à la déviance. Dans ce qui conduisait, sans aucun doute, à un abîme de déviance. Quel plaisir fascinant que de flirter avec le danger ! Était-il possible que lui aussi réprime un penchant pervers pour des émotions dangereuses ? Serait-ce la raison de ses hésitations initiales et de son manque d'empressement à la conduire dans son lit ? Non...

Il fallait cesser d'y croire. Ce n'était qu'une illusion. Un fantôme nuisible. Qu'elle ait pu songer ne fût-ce qu'un instant à lui révéler le secret qu'elle cachait chez elle... quelle folie ! Il la dénoncerait aux sans-noms. Le ferait-il ...? Bien sûr qu'il le ferait. Il serait dément d'agir autrement. Sauf si... Elle revécut ce moment affolant, quand après la danse, ils avaient rejoint la suite luxueuse du palace et qu'il s'était approché si près d'elle. Son souffle s'était mêlé au sien, coulant sur sa peau le long de ses épaules, glissant sur son buste. Fermant les yeux, elle s'était perdue un instant dans l'échange de leurs respirations. Il avait frôlé ses lèvres, pétrifiant tout son être. N'osant pas regarder, elle avait cru imaginer cet attouchement obscène. Et puis était venue la sensation la plus déconcertante qui soit, douce et chaude sur sa bouche. Le sang lui était monté au visage en comprenant ce qu'il faisait, elle s'était sentie essayer de le repousser d'une main, tout en l'agrippant de l'autre. Prise de panique et en même tant fébrile d'excitation elle avait perdu peu à peu ses forces et s'était abandonnée dans les bras de son amant. Chancelante, elle avait voulu rire et pleurer en même temps, et prenait conscience d'avoir brisé un tabou impardonnable. Si heureuse, mais si coupable, la joie la laissait incapable de voir où se trouvait le péché dans une telle félicité.

Sa tourmente intérieure lui fit revisiter tous les petits détails ambigus de leur soirée et puis ceux de la nuit, plus tard dans la chambre. Tous ces petits rien anodins dans le feu de l'action mais l'angoissaient après coup. Sven ne s'était pas contenté de la prendre comme les autres hommes. Il l'avait émue. Il l'avait aimée ?

Nomy soupira de confusion. Tout lui semblait insipide après la magie de cette nuit. Devait-elle le dénoncer ? Elle n'avait pas de preuves très concrètes mais « suspicion fait Loi ». A l'évidence, Sven cherchait à la corrompre, à lui faire vivre des choses proscrites. Elle ne se souvenait pas qu'un texte n'interdise formellement de s'embrasser à pleine bouche mais ça ne se faisait pas. Rien que d'évoquer l'idée lui nouait l'estomac. Et ce qu'elle avait éprouvé sur le moment... c'était forcément contre-nature. Elle eût un sursaut d'angoisse à l'idée que Sven n'ait pas attendu qu'ils soient seuls, et l'ait ainsi embrassé en public ! Ils auraient provoqué une véritable émeute et la police les auraient immédiatement emmenés. La jeune institutrice songea un bref instant à ce qu'Angie aurait pensé de la situation. C'était idiot, une question triviale : bien sûr que sa copine l'aurait trahie sans hésitation et signalée au clergé. Mais son amie ne connaissait pas tout. Elle ne savait pas ce qu'elle cachait dans sa cloison, derrière son tableau. Nomy ne lui avait jamais parlé non plus de l'endroit d'où

provenait cette petite relique séchée. Elle n'aurait pas pu le faire de toute façon, c'était toujours Angie qui meublait la conversation. D'ailleurs, elles ne parlaient jamais de rien qui soit personnel. Se connaissaient-elles vraiment ? Angie n'était-elle pas un décor vide, une photo sur un mur ? Elle l'avait accompagnée toutes ces années et tant de souvenirs communs, pourtant tout se dissipait maintenant comme un songe au réveil. Tant de vide lui donnait le vertige.

Elle frissonna. Désormais Sven serait lié pour toujours à l'émotion qui surgissait en elle lorsqu'elle contemplait la petite plante dans son calepin. C'est ça qu'il lui avait légué pendant leur nuit d'union, en commençant par ce baiser indécent qui l'obsédait et la remplissait de honte. S'il ne l'avait pas fait exprès, alors c'est lui de son côté, ce matin, qui ressentirait le malaise et saisirait les autorités. Et sa porte serait bientôt enfoncée. Y avait-il du bruit dans le hall ? Nomy tressaillit, l'angoisse enflammât son dos comme une vapeur d'essence. La peur s'étala lentement comme si le temps ralentissait. Non, tout était calme. Sa crainte retomba de quelques crans, laissant son dos glacial et humide. Sven revint aussitôt la hanter. S'il n'avait pas joué avec elle mais s'était jeté dans le vide lui aussi, risquant tout pour lui faire vivre ces instants inavouables, alors ne serait-elle pas complètement folle de ne pas se révéler à lui ? Si elle laissait filer cette occasion, s'en représenterait-il une autre un jour ? Bien sûr que non...

Combien de temps parviendrait-elle à survivre sans que personne ne remarque son attirance pour des plaisirs malsains ?

Nomy tenta de se redonner une prestance en récitant ses certitudes scolaires. Elle énonça à voix haute : « Seule compte l'apparence... ». La sentence flotta dans la pièce silencieuse, mais elle sonnait creux et le ton était lugubre. Elle avait beau le dire, elle aurait pu le crier, ça ne changeait rien. Elle n'y croyait plus.

Accoudé à son balcon, Sven surplombait la rue noire d'une foule mouvante et bigarrée. Le tintamarre de la fanfare était encore tonitruant, même si la tête du cortège s'effaçait au loin. La longue procession qui les suivait était parcourue de cris joyeux et les gamins jetaient toutes sortes de confettis colorés. Sven ne put s'empêcher de les observer un moment, s'amusant de leur propension à tenter d'envoyer leurs projectiles dans la tête des adultes, et à fuir aussitôt leur méfait accompli. Ils visaient les yeux et la bouche, exultant lorsqu'ils arrivaient à faire pleurer ou cracher leur victime. Les enfants sont si charmants.

Il tourna la tête vers le haut de la rue et estima que le carnaval clérical allait bientôt arriver au clou du spectacle : la traditionnelle crémation de la crèche du Nouveau-Né, avec son petit berceau et tous ses animaux attendrissants. Le plastique des décorations prendrait feu très vite, et caché sous l'estrade en fonte, les gros brûleurs à gaz lanceraient des flammes si hautes qu'elles seraient visibles pendant des heures. Pendant ce temps les prêtres distribueraient à la foule des petits pains en farine de champignon, et des gâteaux de levure en forme de poissons. C'était bien le seul jour de l'année où c'est eux qui donnaient quelque chose aux autres.

Sven se demandait si cette année les festivités allaient être prétexte à l'incinération de quelques quartiers attenants à l'esplanade ? Le porte-parole du Palais tentait toujours de faire croire que les fâcheux incendies propagés par les débris incandescents du carnaval étaient accidentels. Il était pourtant commode que le spectaculaire bûcher soit toujours monté sur le bord des bas quartiers, et spécialement des zones les plus décrépite.

La foule continuait de passer sous ses fenêtres, mais Sven avait la sensation diffuse que d'année en année, la longueur du défilé diminuait. Y avait-il moins de monde ? Peut-être n'était-ce qu'une illusion générée par l'âge adulte. On a toujours l'impression que tout est plus grand, quand on est enfant.

Tous les citadins portaient des masques aux couleurs criardes. Nombreux étaient ceux qui portaient des grelots brillants sur leurs costumes. Vu de loin, tout le monde paraissait très heureux. Mais ce n'était qu'une immense mascarade. Un peu plus poussée qu'à l'ordinaire, et pourtant dans le même esprit. Est-ce que les gens arboraient une expression de joie sous leurs sourires peints ? Sans doute que oui, par la force de l'habitude.

Nomy Chandel ouvrit la porte de son appartement. Elle salua Sven avec chaleur mais garda un sourire un peu pincé et jeta quelques coups d'œil anxieux vers l'escalier. Il entra et après avoir refermée la porte, elle dévia la tête au dernier moment lorsqu'il tenta de l'embrasser. Le sang était monté au visage de la jeune femme, laissant deux grosses taches roses sur ses joues pâles. Elle enroulait nerveusement ses cheveux avec sa main gauche et fuyait son regard.

Sven se dit que la partie était loin d'être gagnée, pourtant le logement respirait le calme, il ne vit aucun indice de la présence de gendarmes. Donc Nomy avait décidé de ne pas le dénoncer. Un bon début. Il se sentait tout près du but. Plus qu'un dernier cadenas à ouvrir, là juste devant... mais le moindre faux-pas pouvait tout renverser. D'abord, il fallait la rassurer. Il se laissa conduire vers son minuscule salon, et ils s'assirent sur de fines chaises de fer forgé, au seul endroit un peu éclairé par le soleil.

— Nomy ?

Sven attendit patiemment qu'elle accepte de le fixer dans les yeux.

— J'ai aussi peur que toi tu sais, lui affirma-t-il de sa voix la plus douce pour dissimuler le vilain mensonge.

Cela sembla la calmer un peu mais elle rétorqua quand même d'un ton sec :

— Ça ne se voit pas.

— J'ai trop l'habitude de me cacher. Je dois vivre sous un masque depuis si longtemps que c'est devenu une seconde nature. Les sans-noms ne m'ont jamais pris, mais j'ai toujours senti leur ombre planer autour de moi, lui répondit-il avec cette fois une sincérité authentique.

L'institutrice poussa un long soupir puis perdit son regard dans le vide en déclarant :

— Qu'allons-nous devenir ?

— Nous devons être complètement honnêtes l'un envers l'autre, dit-il en se rapprochant pour lui prendre tendrement la main. Et je ne l'ai pas été avec toi.

Nomy reporta toute son attention sur lui. Il lisait de nouveau l'angoisse sur ses traits. Il commença avec un ton de conteur :

— Un jour alors que je m'étais perdu en périphérie de la ville, très près du périmètre interdit, je me suis retrouvé dans un vieux site abandonné. Les bâtiments tombaient en ruine et tout était désert. Je tournais en rond en cherchant à m'orienter quand j'ai senti une odeur inconnue et captivante. Quelque chose de... d'indescriptible, vraiment. Je l'ai suivie et j'ai finalement découvert ce que j'aurais dû trouver abject et répugnant, mais qui m'a envoûté malgré moi. C'étaient des plantes qui produisaient ce parfum. Des plantes énormes ! Plus grosses que tout ce que j'avais jamais pu imaginer. Certaines me montaient au-dessus des genoux ! Et elles n'étaient pas toutes vertes, mais de toutes sortes de couleurs puissantes... Je ne sais pas combien de temps je suis resté là-bas, stupéfait et tétanisé.

La jeune femme était suspendue à ses lèvres. Il pouvait voir dans ses yeux ce qu'il avait espéré y trouver : le reflet du souvenir. Il exulta intérieurement et continua :

— J'en ai pris une. Une toute petite pousse. Je l'ai cachée dans ma poche et ramenée chez moi. Si tu la voyais aujourd'hui, elle est devenue aussi grande que ses sœurs !

Nomy arrondit la bouche et porta sa main devant comme pour retenir un cri, silencieuse. Puis elle lâcha dans un souffle presque inaudible :

— C'est monstrueux...

Malgré les mots, ce n'était pas un jugement péremptoire, plutôt un réflexe, dont la piètre exécution prouvait la faiblesse. Devant la scandaleuse énormité de ce qu'il venait de dire, cette réaction si molle clamait haut et fort la déviance de la jeune femme. Sven était certain d'avoir gagné, il lui demanda alors, en mettant juste ce qu'il fallait de crainte dans la voix :

— Est-ce que tu vas me dénoncer ?

Elle fit mine de parler puis referma la bouche sans proférer un son. À la place, elle se leva et lui tendit la main, puis le conduisit dans sa chambre. Quand elle eut repoussé la porte, elle lui montra le secret qu'elle y dissimulait. Sven vit qu'une assurance neuve avait saisi la jeune femme et balayé tous ses tics nerveux.

Je suis devenue folle !

Nomy regardait sans le voir le décor défilé par la vitre du wagon, déformé par la vitesse, caché de manière intermittente par le nuage de fumée de la locomotive. Sven était assis à côté d'elle dans le petit compartiment voyageur, mais elle ne pensait pas à lui. Obnubilée par ses craintes, elle ne remarquait pas les petits tremblements qui parcouraient de temps à autre les bras du jeune homme. Par la fenêtre les murs et bâtiments se succédaient sans fin, monotone tableau couvrant toutes les nuances possibles de gris et de bruns.

Nous allons nous faire prendre tous les deux, et ils nous élimineront...

Quelque part vers l'avant, le puissant sifflet à vapeur hurla plusieurs fois et le train commença à ralentir. Un moment plus tard, le préposé de la Compagnie traversa le couloir en criant :

— Porte du Levant ! Dernier arrêt, porte du Levant, terminus ! Tous les voyageurs descendent de voiture.

L'annonce ramena Nomy à la réalité. Elle n'avait jamais compris pourquoi les terminus du réseau ferré qui rayonnait en étoile à partir des quartiers centraux s'appelaient tous « porte de... ». Ils donnaient sur le mur périphérique, puis la zone interdite et nul ne pouvait la franchir. Un instant de vertige lui donna l'impression de voir l'ensemble du monde basculer dans le vide. Elle se retrouvait sur une paroi à pic entièrement lisse et commençait à glisser, et glisser encore dans un précipice. Aussitôt le monde se remit dans le bon sens. Mais le vent de panique avait laissé quelques doutes chancelants en partant. Nul ne pouvait pénétrer la zone interdite. Ne pouvait, ou ne voulait ? Est-ce que quelqu'un avait déjà essayé ?

Me poser des questions pareilles, c'est sûr maintenant : je suis devenue complètement folle !

Ils se levèrent, le couple se prit bras dessus bras dessous comme si de rien n'était et Sven murmura quelque chose que ses préoccupations l'empêchèrent de comprendre. Elle tenta de conserver les apparences extérieures de la normalité, sans avoir la moindre idée de ce qu'elle laissait vraiment paraître. Heureusement qu'il n'y avait plus beaucoup de voyageurs à ce stade de la ligne. L'étroit contact avec son cavalier lui permit de sentir les légers frissons qui le parcouraient par moments. Sans doute leur nervosité excessive à tous les deux. La nuit ne tarderait pas à tomber, ils pourraient alors cesser leur mascarade et poursuivre à la faveur de l'obscurité le périple vers le but réel de leur excursion : retourner dans ce lieu perdu d'où elle avait extrait sa précieuse relique. Et ensuite que feraient-ils ?

N'y pense pas.

Ils traversèrent la gare sans se presser. Les précautions semblaient superflues, car Nomy remarquait maintenant qu'il n'y avait presque personne à part le personnel de la compagnie du rail. A ce demander s'il des voyageurs venaient vraiment jusqu'au terminus ? Les cheminots ne prêtaient aucune attention à eux, le couple sorti sans encombre. A l'extérieur, le spectacle était sinistre. La gare témoignait d'un certain manque d'entretien mais restait propre. Les bâtiments alentour ne tenaient pas du tout le même discours. Certains étaient de toute évidence abandonnés depuis longtemps et les autres s'apprêtaient à les rejoindre. Nomy n'avait jamais vraiment songé que la périphérie de la ville puisse être aussi délabrée. Mais qui voudrait vivre si près du bord du monde ? Elle abandonna là ses réflexions pour se plonger dans sa mémoire et y exhumer le chemin qu'elle avait parcouru bien des années auparavant. Il fallait s'enfoncer dans les friches industrielles.

Son compagnon ne parlait plus du tout depuis que le soleil avait commencé à se diluer dans l'horizon. Il jetait par moments des coups d'œil brusques vers le ciel, comme s'il venait d'entendre des bruits. Mais il n'y en avait pas. Elle observa son profil se détachant sur le crépuscule, ses traits fins et angéliques, tendus à l'extrême. Il était toujours le même homme, pourtant elle n'arrivait pas à percer son masque. Était-ce l'angoisse de se faire prendre qui lui pesait ainsi ? Ou l'appréhension de découvrir l'objet de sa quête, lui qui n'avait jamais réussi à retrouver son propre jardin secret ? Ils ne s'étaient éloignés que de quelques kilomètres de la gare, mais ne croisaient personne. L'endroit était encore plus désert qu'un cimetière. Les rares réverbères encore debout ne s'allumaient plus depuis une éternité et bientôt ils n'y verraient plus rien.

Nomy dû s'arrêter de nombreuses fois pour reprendre des repères et reconstruire le trajet dans sa tête. Le temps avait fait son œuvre et modifié les lieux. L'alternance des saisons et le gel

grignotaient les pierres peu à peu. La rouille courrait sur les élégantes structures métalliques comme une lèpre avide. Les vitrages en verre gisaient en miettes sur les trottoirs. Ça et là, des tas de débris agglomérés témoignaient du lent travail de sape de la pluie et des orages. Seule la structure générale des rues demeurait identique à ses souvenirs. Contrairement à Sven, elle avait une excellente mémoire spatiale, ce n'était pas l'oubli qui l'avait empêché de revenir, mais la peur. Avant de partir son amant lui avait donné le courage nécessaire, lui toujours si confiant. Mais maintenant qu'elle y était, isolée dans le silence des entrepôts abandonnés avec son compagnon mutique, elle se sentait atrocement seule.

Ils continuèrent un moment. Et c'est alors qu'elle reconnut le parfum. Il était beaucoup plus fort encore que dans ses souvenirs. Les larmes lui montèrent aux yeux. Oubliant tous ses tracas, elle lança un grand sourire à son compagnon :

— Sven ! C'est là !

Elle se précipita en riant vers le hangar d'usine en ruine, dont le toit en claire-voie renvoyait les derniers éclats de lumière du jour. Elle parvint au lieu magique, son évolution avait rattrapé celles de ses songes : la végétation courait le long des murs, luxuriante, montant vers les vitres brisées du haut plafond. Les parois vivantes semblaient l'observer, vertes et obscures, piquetées de milliers de petites pupilles blanches.

Sven la rejoignit en marchant lentement. Lui aussi était assailli par l'odeur forte, qui gagnait en puissance à la faveur de la nuit. Il la sentait depuis longtemps et elle était si prenante qu'il aurait pu faire toute la fin du trajet tout seul. Il percevait l'évolution du parfum devant lui comme une véritable danseuse, aguicheuse et insaisissable. L'excitant tout en fuyant le moindre contact, elle se cachait au gré des déplacements d'air. Mais pour lui, elle ne créait pas la sensation de bien-être intense qu'éprouvait Nomy. Ce parfum avait même un nom très précis.

— $C_{11}H_{16}O$, murmura-t-il.

Il resta bloqué sur place, grelottant comme s'il brûlait de fièvre, puis continua sur le même ton :

— Cis-jasmonate de méthyle, acétate de benzyle, alcool benzylique, benzoate de benzyle, benzoate de cis-3-hexényle, N-acétylanthranilate de méthyle... La liste continuait dans sa tête. Il la conclut d'une voix plus forte :

— Jasmin.

La jeune femme se retourna dans l'obscurité, le visage encore illuminé par son extase. Son plaisir se figea quand elle dévisagea son compagnon. Il tremblait de tous ses membres, elle entendait nettement ses dents claquer. Il leva au ralenti la tête vers la voûte céleste en partie visible au travers du chaos de la toiture, comme attiré par le gigantesque aimant de la pleine lune montante. Et lorsque la pâle lumière se refléta sur lui, Nomy se glaça d'effroi. Les yeux dorés de Sven, d'ordinaire intenses et moqueurs, n'étaient plus que deux étroites fentes verticales sur des iris vairons. Son œil gauche se changeait en rouge sang. Ses tremblements devinrent des convulsions et il ouvrit la bouche pour lancer une plainte silencieuse à l'astre de nuit.

La jeune femme confuse n'arriva qu'à articuler sans force :

— Sven ?

Le regard inhumain sauta sur elle. Sa froide voracité la transperça. Il déclara d'un ton spectral :

— Sven Tourdacier n'existe pas.

Nomy recula d'un pas, cherchant une issue... *Un sans-som !*

La fuite paraissait impossible. Celui qui fut son amant se métamorphosait sous ses yeux. Ses spasmes cessèrent et il s'agenouilla en posant ses mains au sol devant lui, se retrouvant à quatre pattes. Puis il renversa la tête et poussa une lancinante et longue plainte en ode à la Lune.

Nomy se voyait déjà morte, le cri lui glaça le cœur, mais la créature bondit vers les hauteurs et disparut dans la nuit au travers des lambeaux de vitres. Elle entendit encore plusieurs hurlements de plus en plus lointains. Puis ce fut le silence, un nuage passa et elle se retrouva seule dans le noir. Le parfum enivrant du jasmin ne lui faisait plus aucun effet.

Au sommet du Palais du Doge, la vaste coupole géodésique en verre n'était pas simplement une décoration. Ses miroitements détournaient l'attention de son rôle réel. Elle abritait des regards

indiscrets une immense antenne cornet, en cuivre. Supporté par une solide plate-forme et mu par des vérins hydrauliques, l'énorme appareil ressemblait à une oreille qu'on aurait dérobée à un colosse et posée là. L'intérieur du radôme baignait dans un vrombissement grave et assourdissant. Quelques éclairs statiques éclataient de temps à autre dans les treillis d'armature du plafond. Les deux formes humaines qui s'agitaient devant la console de commande, au pied de l'antenne, n'étaient que misérables insectes dans un tel espace. Elles portaient de grandes blouses blanchâtres et s'invectivaient violemment :

— Il faut augmenter la puissance, le troisième est toujours dehors !

— On a déjà dépassé le seuil limite, si on pousse le signal plus haut on risque de provoquer des lésions neurologiques.

— On s'en moque ! On ne peut pas laisser un seul de ces monstres à l'extérieur ! De toute façon demain la Lune sera entièrement pleine et la métamorphose régénérera tous ses tissus.

— Vous êtes complètement malade ! Le signal va rendre fous tous ceux qui sont déjà revenus.

— Tant pis ! Ils sont déjà tous dingues. Vous me faites bien marrer vous autres qui les voyez comme des humains. Ce ne sont que des bêtes à visage d'ange. Rien de plus. La beauté de leur forme humaine n'est qu'un leurre. Je vous ordonne d'augmenter le signal.

— Je refuse !

Le chef bouscula l'autre et saisit la grosse poignée du potentiomètre sur rail qu'il poussa à fond jusqu'à ce qu'elle cogne sa butée. Tous les indicateurs à aiguilles bondirent dans le rouge. Le grondement s'amplifiait jusqu'à l'insupportable, même pour des oreilles humaines, et broyait les tripes. Les arcs électriques se mirent à fuser dans toute la structure, rajoutant au vacarme et projetant des gerbes d'étincelles à chaque impact. Les deux techniciens en blouse s'enfuirent aussi vite qu'ils le purent.

Au sein des profondeurs du Palais, des créatures cachées s'agitaient dans leurs cellules blindées, raclant et cognant sauvagement les lourdes portes d'acier. Les soldats en uniforme qui assuraient la garde au bout du couloir assistaient à ce tapage avec un air navré.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent en haut ? Il va encore falloir qu'on répare les cages...

Comme pour confirmer ces craintes, l'une des portes reçut un choc si violent qu'elle se déforma. La poussière de mortier glissait des joints entre les pierres, mais les sentinelles ne bronchèrent pas : elles étaient blasées depuis longtemps.

Le tintamarre ambiant fut subitement couvert par un puissant bruit de succion qui alla en s'amplifiant jusqu'à un impact sourd. La soupape à côté d'une porte marquée d'un gros numéro onze libéra un long jet de gaz, qui plongea tout le couloir dans une brume épaisse. Puis les échos de gros engrenages témoignèrent de la mise en route d'un mécanisme invisible. Les gardes s'animèrent et l'un d'eux s'exclama :

— Ha ! Le dernier vient d'être récupéré. C'est pas trop tôt, il doit faire nuit depuis longtemps, acheva-t-il en sortant une montre à gousset de piètre facture. Bon les gars, qui est-ce qui s'y colle ce soir ?

Les autres le regardèrent en faisant la moue :

— Bien tenté, mais tu sais bien qu'on tire à la courte chaîne...

Les choses dans les cellules s'agitèrent de nouveau, alors que la fumée commençait à se dissiper devant les portes.

L'une des sentinelles mit dans sa main plusieurs échantillons de chaînettes métalliques de différentes longueurs, et referma le poing en ne laissant dépasser qu'un maillon de chacune. Les soldats en choisirent une à tour de rôle et celui qui obtint la plus petite ne cacha pas sa déception. À contrecœur, il prit son fusil à l'épaule et emprunta l'escalier vers l'étage supérieur. Il se retrouva dans le vaste hall au-dessus des cellules. Un long couloir dont le sol en épais grillage surplombait toutes les cellules. Elles contenaient toute une créature différente. Cela ressemblait à une galerie d'arts plastiques mais qui n'aurait rassemblé que des spécimens tirés de cauchemars abominables. Il passa par-dessus une cage enfermant une énorme masse patibulaire dont la peau imitait la pierre. L'être se mouvait lentement, en déplaçant des membres difformes qui semblaient peser des tonnes.

Il n'avait pas de visage et lorsqu'il se tenait tranquille, il pouvait se confondre avec un morceau de mur écroulé ou un tas de rocher. L'enclos suivant emprisonnait une créature svelte et virevoltante, dotée de grandes ailes de chiroptère et de dents effilées. Le soldat remerciait intérieurement les concepteurs du cachot d'avoir doublé celui-ci avec une épaisse vitre en verre plombé. La vilaine gargouille n'aurait eu aucune peine à s'accrocher aux grilles du plafond pour lui attraper les pieds. A côté se trouvait un grand gaillard tout de rouge et d'os. Il avait des sabots en guise de pieds, des cornes sur la tête, et des excroissances osseuses pointues tout le long de ses vertèbres. Il arborait en permanence un petit rictus suffisant et prétentieux, comme s'il jugeait insignifiant tout ce qui l'entourait. Quelques fois il se lançait dans de longs discours pervers, d'une voix enjôleuse qui contrastait avec son apparence rude.

Les monstres étaient moins excités maintenant. Le garde songea que les fous du labo avaient dû éteindre l'antenne et cesser de battre le rappel. Il ne lui restait plus qu'à nourrir toutes ces sales bêtes. Il se consola en se disant qu'au moins, puisqu'il s'en chargeait, ça lui éviterait la corvée de nettoyage. Cela lui remonta le moral, et il était presque joyeux lorsqu'il s'approcha des geôles. A cet étage se trouvaient d'autres cachots plus conventionnels, au-dessus des cellules des monstres. Il ouvrit la trappe d'observation de la première porte : il y vit quelques personnes nues et hébétées. Il les regarda sans une once de compassion et cracha à ses pieds en jurant :

— Saleté de déviants !

Puis il commença à tourner la grosse manivelle qui inclina peu à peu le sol du compartiment pour faire glisser son contenu dans la cellule de la première bête. Il se mit à siffloter un air populaire pour tenter de couvrir les cris, bientôt remplacés par des bruits d'os broyés, puis passa tranquillement au cachot suivant.

Le haut-commissaire entra comme une furie dans le bureau du Grand Pontife :

— Vous avez intérêt à me dire ce qui s'est passé ce soir ! J'ai dû faire boucler le secteur central pour que personne ne croise votre « bestiole » ! J'ai même dû mobiliser un détachement de la garde civile pour faire un passage exceptionnel d'éboueurs et récupérer tous les corps semés sur des kilomètres, depuis le quartier des verriers jusqu'ici !

Le chef du Clergé ne sembla pas pris au dépourvu et garda son calme. Il répondit d'un ton mielleux :

— Voyons, inutile de vous emporter comme cela mon ami. Nous avons un peu sous-estimé la distance à laquelle les sans-noms pourraient pousser leurs enquêtes, voilà tout.

— Un peu sous-estimé ? C'est une plaisanterie ! Depuis que je suis au commissariat je n'ai jamais vu un tel ratage.

— Oui, bon, que puis-je vous dire ? Nous les avons tous récupérés en fin de compte, donc tout est bien qui finit bien.

Le ton et l'attitude du prêtre ne firent qu'augmenter la rage du policier. Il s'approcha du grand bureau plaqué d'or fin et s'y appuya en se penchant par-dessus :

— Que vais-je faire des témoins ? Les sans-noms doivent rester une menace sans visage !

Le Grand Pontife recula son imposant fauteuil et se leva tranquillement pour faire le tour du bureau.

— Personne ne se souviendra de rien voyons. Tout le monde sera très content d'oublier, il nous suffira de publier une annonce quelconque au sujet d'un empoisonnement chimique de quelques chiens policiers, ou peut-être une épidémie de rage. Tout ira bien.

Le commissaire ne répondit rien, ce qui l'encouragea à continuer.

— Songez aux bénéfices : si ce sans-nom, le onzième je crois, était aussi loin c'est qu'il a dû tomber sur une prise de premier choix.

L'autre rétorqua aussitôt :

— Et comment le saurez-vous puisqu'il était déjà transformé avant d'arriver ? Demain il aura tout oublié.

Le prêtre eut un petit sourire en coin :

— Ah mon cher, vous ignorez beaucoup de choses sur les sans-noms. Même dépourvu de souvenirs, il pourra pister la trace olfactive qu'il a laissée cette nuit, et remonter à son origine. Il ne

saura même pas que c'est sa propre odeur que nous lui ordonnerons de suivre. Vous pourrez alors l'accompagner avec un régiment de décontamination et incinérer le lieu où il vous conduira. La colère du policier retombait, et le Grand Pontife retourna s'asseoir derrière son bureau, tout en enchaînant :

— J'oubliais : il doit y avoir un ou une déviante à l'origine de tout cela, vous penserez à nous le rapporter bien sûr. Il faut renouveler le garde-manger. Ils peuvent être si gourmands.

Le commissaire repartit sans autre commentaire et le Pontife songea qu'il s'en tirait bien, le policier n'avait pas l'air d'être au courant des quelques dommages subis par l'antenne de rappel. Si elle n'était pas entièrement réparée d'ici le soir suivant, il faudrait songer à ne pas relâcher les sans-noms et à les garder tous en cage pendant toute la journée. Ce serait un vrai problème, il faudrait trouver une explication convaincante pour que ces agents humains continuent d'ignorer que les sans-noms, c'est eux. Mieux valait éviter d'en arriver là. Ce serait sans doute plus sûr de les transporter chez eux comme d'habitude au petit matin, et de leur envoyer des ordres officiels leur donnant un rendez-vous au Palais en fin d'après-midi.

Il nota mentalement qu'il devait aussi envoyer une note au service des acquisitions : il y aurait sûrement des spécimens intéressants à collecter avant l'incinération de rigueur. Les grandes serres cléricales ne refuseraient pas quelques rarissimes exemplaires en plus. Quel était le dernier en date déjà ? Un arbustif avec de grosses fleurs violettes très parfumées. Une vraie merveille. Les archivistes avaient appelé ça « lilas ». Dommage qu'il ne puisse en profiter que dans le saint des saints jalousement gardé. Pourtant c'était un secret nécessaire ; les commissaires ignoraient déjà que les sans-noms possédaient tous chez eux une petite plante, ils ne comprendraient pas que le Palais abrite un tel lieu verdoyant.

Le clergé devait préserver le secret sur la liaison intime entre la plante et la nature bestiale profonde du sans-nom. Sans l'imprégnation qui suivait l'éreintant lavage de cerveau, les sans-noms restaient livrés à eux-mêmes, semant chaos et destruction aveugle. La conservation de souches végétales pures restait indispensable au conditionnement qui permettait de les manipuler.

Nul ne savait ce qui les faisait apparaître ces monstres, heureusement ce n'était pas fréquent. Mais le dernier en date avait dû être abattu : impossible de le dompter. A part lui et quelques hauts-fonctionnaires, personne ne savait plus à quand remontait l'origine des premiers formatages réussis. Le Grand Pontife gardait seul le secret que le temps passant, les sans-noms surgissaient de plus en plus souvent et qu'ils se pliaient de moins en moins à la domestication.

Il chassa son angoisse d'un haussement d'épaule.

Sven se réveilla chez lui. Il avait l'esprit embrouillé et désorienté d'un lendemain de cuite. Elle avait dû être fantastique, car il n'en gardait aucun souvenir. Seul lui restait le sentiment d'une faim dévorante, incontrôlable, obsédante. Il se leva et se rendit nu à sa cuisine pour y prendre quelque chose à manger. Il ne songea à Nomy qu'après avoir commencé à se sustenter : n'était-il pas avec elle le jour précédent ? Mais si bien sûr ! Il se souvenait de leur expédition vers la périphérie, le train... et puis ça devenait opaque. La clochette de sa porte d'entrée le fit sursauter. « Courrier urgent ! » lança une voix un peu étouffée. Il enfila un peignoir et alla ouvrir. Le coursier habituel lui tendit une missive roulée et cachetée, salua et repartit sans demander son reste. Sven referma la porte et lut rapidement la lettre. On lui demandait de retrouver la trace de Nomy Chandel, officiellement déclarée déviante. Il n'était pas surpris, la sentence n'était que la suite logique des rapports qu'il avait faits à son sujet. Une petite fiole en verre avec un bouchon accompagnait le message. Il la laissa de côté pour ne l'ouvrir qu'au dernier moment. Il savait qu'il s'agissait d'une empreinte olfactive qu'il lui suffirait de remonter au travers de la ville et de ses multiples rouages.

Il avait pu suivre la piste sans encombre, mais son extrémité formait une impasse. Il avait trouvé un entrepôt abandonné colonisé de plantes grimpantes. Les services du Doge seraient très contents de pouvoir s'en débarrasser, toutefois l'arôme fort des fleurs l'empêchait de poursuivre son enquête. Comment retrouver la faible odeur d'une femme au milieu de tout cela ? Il ferma les yeux et se concentra pour isoler tous les éléments. Il y avait comme une légère fausse note dans la mélodie

florale. Il se focalisa dessus. Voilà. Ce n'était pas tout à fait Nomy Chandel. Il y avait une forte imprégnation de peur. Cela rendrait sa tâche plus facile, mais il devait se dépêcher, car la piste se refroidissait. Il rouvrit les yeux. La direction pointait vers l'extérieur, vers le mur périphérique et la zone interdite qui ceignaient la cité. Avait-elle été assez folle pour tenter de la traverser ? Sven ne s'était jamais aventuré si près des limites de la mégapole. Il ne savait pas trop s'il devait suivre la piste en dehors de la ville, si c'est bien là qu'elle menait.

Personne n'ignorait qu'il n'y avait rien au-delà de la zone interdite. Le bord du monde. Sven n'avait jamais trop réfléchi à la question, mais puisqu'il s'y trouvait forcé par les événements, il laissa son esprit inventer une image. D'abord le disque immense de la ville. Plat. Au-dessus le soleil et en dessous la Lune, qui tournaient autour chaque jour dans leur éternel jeu d'enfants. Au centre du disque se trouvaient les grands immeubles d'acier des beaux quartiers, et puis les constructions qui s'épandirent à partir de là dans toutes les directions, de moins en moins hautes. Il voyait le réseau du chemin de fer, et ses grandes lignes droites comme les rayons d'une roue géante à partir du Palais du Doge. Chaque terminus se dressait tel une vaste tour sur le rempart qui marquait les limites du monde. A côté d'eux les espaces en ruine, abandonnés comme l'entrepôt où il se trouvait, faisaient des dents creuses toutes cariées sur le pourtour de la ville. Vu du ciel à quoi cela pouvait-il ressembler ? Un gros engrenage posé à plat. Que pouvait-il y avoir autour ? Un espèce de désert de cendres pour la zone interdite ? Et ensuite les limbes, le vide. Rien.

Il chassa ses pensées : ce qu'une jeune institutrice avait pu faire, il pourrait le faire aussi. Il retrouverait sans doute Nomy assez vite, perdue dans le désert périphérique. Et si la jeune femme n'y était pas... c'est qu'elle aurait décidé de disparaître dans le néant. Il saisit le gros émetteur-récepteur radiophonique qu'il portait en bandoulière et contacta le commissariat. Il attendit sur place que les incinérateurs arrivent, mais ne s'attarda pas trop longtemps à les regarder méthodiquement carboniser la végétation. Les odeurs fétides et la fumée épaisse le prenaient à la gorge. Il reprit sa route et elle ne laissa bientôt plus l'ombre d'une incertitude : Nomy était bien partie vers le mur d'enceinte de la cité. L'après-midi était bien engagé, il poursuivit sa traque avec détermination et la certitude tranquille qu'elle arriverait très vite à son terme. Il aurait largement le temps de rentrer au Palais pour la convocation qui accompagnait la missive du matin.

Cette nuit-là, l'agitation fut à son comble dans l'aile du Clergé au Palais, car malgré tous les efforts des machinistes pour doper le signal sans endommager l'antenne, la cellule numéro trois resta vide.

Le vent chargé de poussière claquait sur les joues de Nomy. Il était froid et rugueux. Elle frissonna et releva la capuche en fourrure de sa parka. Elle entendait au loin les cris perçants du faucon de chasse d'un de ses compagnons de voyage. La steppe s'étendait devant elle à perte de vue. Nomy avait découvert un autre monde, au-delà des limites de la ville. Un mois était passé depuis qu'elle s'était enfuie sans réfléchir, bravant tous les interdits. Ceux de la loi « Tu ne franchiras point le mur périphérique. ». Ceux de sa propre pensée aussi. Qu'espérait-elle trouver en s'aventurant dans ce qu'elle avait toujours imaginé comme un gouffre sans fin ? Avait-elle cédé à une sorte de désir morbide refoulé, pour courir au-devant de la mort ? Elle ne se souvenait plus. Quelques dizaines de jours et déjà toutes les certitudes de son passé citadin s'estompaient comme un mauvais rêve. Tout ce qui lui revenait en mémoire, c'est que lorsqu'elle avait repris ses esprits après la panique qui l'avait littéralement possédée, elle n'avait rien reconnu. L'environnement n'était pas vide, mais il n'était pas normal : pas de bâtiment, aucune rue ou construction visible. Un sol friable, sale et mystérieux, recouvert d'une végétation rase et chétive. Elle avait toutes les peines du monde à y marcher avec ses escarpins à talons hauts. Et un silence... aucun des bruits rythmiques de la ville n'étaient là pour la rassurer. Sa transe avait duré longtemps, car même en faisant un tour complet sur elle-même, elle n'avait rien vu de connu à l'horizon, dans aucune direction. Seulement l'étrange d'un territoire dément et inquiétant. Aucun repère pour savoir d'où elle était venue. Ses pieds lui faisaient mal, elle sentait la douleur caractéristique des brûlures au talon et aux orteils. Elle avait dû errer quelques temps encore, avant d'être aperçue et rejointe par quelques individus étranges, vêtus de ce qui semblait être des peaux de bêtes assemblées. Ils étaient amicaux et comme Nomy ne voyait

aucun autre moyen pour survivre dans cette contrée insensée, elle les avait suivis.

C'est ainsi qu'elle put modifier peu à peu sa façon d'envisager le monde. Beaucoup plus vaste qu'elle ne l'avait imaginé. Non, tout ne se résumait pas qu'à une seule ville gigantesque, immuable, bien propre et ordonnée comme les engrenages d'une horloge. Autour se trouvait une plaine aride sans fin. Après la steppe, encore plus de steppe... Et plus loin encore : qui pouvait savoir ?

Ce grand territoire était celui de nomades survivant d'élevage et se déplaçant sans cesse pour trouver de nouveaux pâturages rabougris. Ces plantes que Nomy avait appris à combattre toute sa vie, étaient ici plus précieuses que n'importe quel métal. Les troupeaux avaient besoin d'herbe pour manger, et les nomades consommaient leurs bêtes. La jeune femme avait appris l'existence de toutes sortes d'animaux incroyables, dont certains beaucoup plus grands qu'elle. Les quadrupèdes que son peuple d'accueil élevait auraient sans aucun doute pu renverser une calèche ou la traîner sans efforts. A côté d'eux même les plus gros des chiens paraissaient insignifiants et dérisoires. Au bout de plusieurs semaines, Nomy continuait d'éviter de s'approcher de ces créatures intimidantes, et peu lui importait qu'on lui explique encore et encore qu'elles étaient paisibles et inoffensives. C'était juste « trop ». Trop tôt, trop gros et vraiment trop malodorant. L'odeur rassurante de l'huile et de la graisse des machines lui manquait terriblement.

Le peuple des steppes ne connaissait pas les produits à base de champignons et levures qui constituaient l'essentiel de l'alimentation des citadins. Nomy avait dû s'adapter pour ne pas mourir de faim. Elle se rappelait les premiers jours particulièrement difficiles, avec des migraines et nausées qui la laissaient sans force. Le guérisseur du camp itinérant lui avait expliqué avec ce ton d'instituteur, qu'elle ne connaissait que trop bien :

« Ton corps doit se débarrasser de ses poisons. Ton ancienne vie l'a rempli de mauvaises choses qui doivent sortir. Il faut jeûner quelques jours et boire beaucoup. »

Boire beaucoup ! Ils n'avaient rien pour filtrer l'eau, et même bouillie pour leurs infusions bizarres, leurs boissons lui donnaient d'affreuses diarrhées. Elle avait cru mourir dans une lente agonie. Mais le chaman avait eu raison. Quelques jours plus tard la situation s'était améliorée, et elle avait pu découvrir peu à peu toutes sortes de goûts nouveaux. La plupart lui inspiraient encore une certaine répulsion, mais d'autres la séduisirent immédiatement. Comme le « sucre » par exemple ! L'une des plantes de la steppe, une fois ses feuilles séchées et broyées, produisait une poudre dont le goût suave et excitant l'avait stupéfié. Quand ils en trouvaient assez, ses compagnons produisaient en la faisant chauffer des petites gourmandises qui fondaient en bouche qu'ils nommaient « caramel ». Le contraste entre la frugalité de leurs conditions de vies et le raffinement de leur cuisine ne cessait de l'étonner. Le souvenir de la nourriture répétitive et insipide de sa vie citadine s'effaçait. Oubliée la morne saveur des petits pains de champignons qu'elle avait cru aimer. Perdue au loin, la texture spongieuse des galettes de levures. Elle se sentait désormais envahie d'une énergie nouvelle. Elle avait l'impression d'être plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été. Fini les passages à vide et la sensation sourde d'épuisement qui l'oppressait régulièrement dans sa vie précédente.

Les nomades connaissaient très bien l'existence de la ville et de ses habitants. En vérité, la plupart d'entre eux étaient nés dans son enceinte et s'étaient retrouvés à la quitter, pour diverses raisons aussi inavouables que celle de Nomy. Très peu d'entre eux étaient nés dehors. Un peuple entièrement constitué de « déviants », d'une certaine manière. Mais ils n'étaient pas les seuls habitants de ces grands espaces. Il fallait le partager avec toutes sortes d'animaux bagarreurs qui lorgnaient sur les troupeaux.

Et puis il fallait aussi composer avec les sans-noms, bien sûr.

Pendant toute sa vie, la jeune femme avait cru que ceux-là n'étaient que des espèces de fantômes, désincarnés. Une menace sans visage. La dure réalité s'était imposée lorsqu'elle avait assisté à la métamorphose de son ancien amant. Dans le monde du dehors, comme elle l'appelait maintenant, les nomades croisaient parfois des sans-noms sauvages. Personne ne savait comment ils faisaient pour survivre seuls, dans leur état normal. Mais à chaque pleine lune, il fallait redoubler de vigilance, et espérer que ces monstres féroces s'en prendraient plutôt aux autres fauves de la steppe

qu'à leur campement.

Nomy frissonna de nouveau, mais ce n'était pas à cause de la température. Elle regarda l'étendue déserte à perte de vue. Sven, ou quel que fut son nom, devait être là, quelque part. Elle avait entendu des hurlements lointains, la veille, dans la nuit. À moins que ce ne soit juste son imagination ? Ces plaintes lugubres, réelles ou fictives, l'avaient ramenée un mois en arrière. Dans cet entrepôt en ruine qui aurait dut lui laisser un souvenir magnifique, mais qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'associer à une sensation de terreur. La bête l'avait épargnée cette nuit-là, elle ne savait pas pourquoi. Était-il possible que ce monstre l'aie vraiment suivit, elle, et retrouvé sa trace dans cet immense espace ? Pourquoi ?

La lune serait pleine le soir même et les autres nomades se préparaient à toute éventualité. Nomy savait bien qu'elle devait faire un choix. Un choix qui n'offrait aucun retour en arrière. Certains des habitants de la steppe lui avaient exposés leurs croyances au sujet des sans-noms et de leur origine. Le fait que c'était le clergé de la ville qui les conditionnait à la violence, alors qu'ils ne l'étaient peut-être pas au départ. Ou encore l'idée qu'il ne manquait peut-être qu'un tout petit coup de pouce pour que ces monstres échappent à leurs geôliers et se retournent contre eux. Peut-être bien qu'ils avaient raison, ceux qui soutenaient que les sans-noms apparaissaient naturellement, et que la caste dirigeante de la cité n'avait fait que les pervertir. Peut-être bien que Sven était emprisonné dans son propre corps. Qu'il attendait une occasion de rédemption ? Pouvait-elle la lui offrir ?

Nomy n'était pourtant pas dupe du discours mystique des plus fervents nomades. Des menteurs, eux aussi. Elle avait bien compris qu'ils lui cachaient des choses capitales. Un danger de mort violente. Cette menace, elle l'avait déjà lue dans les yeux cramoisis de la bête. Mais elle prit sa décision.

J'étais perdue dans un puits sans fond, et malgré toi ou pas, tu m'en a libérée.

Le soleil s'écrasait lentement dans le sable. Un morceau de braise qui rougeoyait. Le ciel tout entier se striait de veines pourpres, comme si l'univers lui-même avait contracté une infection du sang. Y avait-il une volonté derrière tout cela ? Un dieu malsain et cynique qui se plaisait à tous les faire souffrir ? La jeune femme serra ses poings dans ses poches en tassant ses épaules, mais gardait la tête haute, en bravade face à la colère qui semblait enflammer l'horizon.

J'irais te chercher dans cette noirceur qui t'a engloutit. Je t'arracherais de ses griffes.

La nuit gagnait la bataille. Comme toujours. Ses longs doigts d'ombres s'étaient étalés pour recouvrir le monde et chatouiller ses fantômes. Nomy devait se hâter maintenant. Elle savait que quel que soit la force de sa résolution, ça ne serait peut-être pas suffisant pour réussir. L'épreuve charriait son lot de larmes.

Mais tu me trouveras devant toi, sans peur.

Les chiens du camp furent les premiers à réagir. Ils sentaient la bête approcher et aboyaient en sautant, écartelés entre le désir d'attaquer et l'envie de fuir. Les nomades avaient fait cercle autour du feu central, dos à leurs compagnons, visages scrutant l'obscurité. Ils tenaient des armes d'os dérisoires comme seule protection contre leur assaillant. Un chien paniqué arracha sa laisse et plongea dans la nuit. Un couinement sec mit fin à sa course et ce qui restait de son corps déchiqueté traversa les airs pour retomber à quelques pas de la meute. Les autres chiens jappaient maintenant de terreur et tiraient sur leurs longues pour tenter de se cacher les uns sous les autres. La silhouette massive du monstre apparut à la lisière du visible. Il jouait avec les ombres, comme si sa peau elle-même était composée de nuit. Deux yeux luisants reflétaient par intermittence la lumière affolée du feu de camp. Les nomades se resserrèrent par réflexe au plus près des flammes et de leur protection illusoire, mais cette bête-là ne les craignait pas. Par instants la lune se dévoilait, puis retournait elle aussi se cacher derrière des nuages, narquoise et indifférente au destin des gens. Le sans-nom s'approcha encore un peu puis s'immobilisa avant de parvenir en pleine lumière. Ses naseaux inspiraient bruyamment, et il tourna la tête de côté.

Nomy était à peine visible, frêle silhouette entre deux tentes. Elle fit un pas en avant, son poing serré tendu droit devant elle, défi silencieux. Sa main était sombre et poisseuse. Des gouttes s'en détachaient sans entrain, s'étirant jusqu'à la rupture pour s'écraser sur le sol assoiffé. Les tâches

humides s'assemblaient par terre unes à une, dessinant à l'aveugle des symboles kabbalistiques. Un langage primordial en lettres de sang qui prenait vie dans le sable. Un langage qu'il comprenait. Le monstre hypnotisé ne faisait plus attention à rien d'autre qu'à cette petite femme et à sa main ensanglantée dressée pour l'invoquer. Elle fit un pas en arrière, hésitante. Il en fit deux vers elle, envoûté.

Nomy fit volte-face et s'enfuit. La nuit l'avalait, aussitôt poursuivie par la chose qui fut Sven. Il foula le sceau d'hémoglobine qui s'en alla nourrir de ses particules un vent avide.

La jeune femme courrait à en perdre haleine dans le noir, sans regarder en arrière. Elle trébuchait parfois sur des pièges invisibles tendus par le sol cruel mais avait réussi à ne pas tomber. Le sans-nom était sur ses talons. Elle entendait son souffle, le sentait presque sur sa nuque. Ou l'imaginait. Soudain un poids s'abattit sur son dos et lui coupa la respiration. Elle fut projetée au sol et s'y étala sans espoir, se coupant la lèvre et avalant du sable. Alors qu'elle tentait de se relever à quatre pattes, gémissante et sonnée, la bête la bouscula violemment et elle se retrouva étendue sur le dos à moitié assommée.

Le métamorphe approcha son visage torturé. Il avait la bouche grande ouverte et haletait comme un chiot, mais la comparaison s'arrêtait là. L'obscurité empêchait Nomy de vraiment le voir, elle devinait ses mouvements par la pression sur sa jambe écrasée et le souffle qui courait sur son visage.

Je ne dois pas mourir !

En rassemblant ses seules forces disponibles elle releva son poing toujours maculé de sang et le dirigea vers la gueule du monstre, comme une offrande, presque une supplique. Il recula sa tête, mais continuait de la piétiner sans égards. Il aurait sans doute pu lui arracher le bras d'un coup de patte, mais il se contenta de le humer par une succession rapide de petites inspirations. Puis d'un grand coup de sa langue bouillante il commença à lui lécher la main.

Il semblait avoir perdu une part de son agressivité, et Nomy mit ce petit répit à profit pour récupérer un peu. L'accalmie fit venir avec elle les douleurs des multiples contusions et écorchures de sa chute. L'adrénaline lui avait masqué toutes ses blessures. Son dos la lançait. Elle avait mal aussi à cause du poids de la créature qui lui marchait dessus comme si elle n'avait pas conscience de sa présence. Elle sentait la grande langue râpeuse lui mouiller la main, et parfois le contact dur et fugace de dents acérées. La jeune femme avait l'impression d'être prise malgré elle dans un jeu dangereux avec un des animaux du campement. Excité et incontrôlable, léchant et griffant en même temps, incapable de s'apercevoir de l'excès de son comportement et des dommages qu'il peut infliger.

Le sans-nom avait pratiquement nettoyé sa main et continuait à fureter sur son visage en flairant ses cheveux et sa peau. Il était lourd et brutal mais Nomy ne se sentait plus menacée de mort imminente. Elle desserra doucement le poing et détendit les doigts. La gueule du monstre se referma sur eux et elle le senti sucer les dernières traces de sang comme si c'était du nectar.

L'intérieur de cette bouche bestiale était chaud, bien plus que celle d'un homme. Elle s'enhardit à caresser la langue du bout des doigts, qui lui répondit avec une délicatesse insoupçonnée. Il n'avait plus du tout l'air de vouloir la dévorer.

La malchance nous a matraqué tous les deux, mais il faut tenir bon.

Perdant l'intérêt pour sa main, la bête retourna vers le visage de la jeune femme et y lécha le sable et le sang mêlés. Le souffle brûlant qui suivait chaque inspiration exploratrice séchait presque instantanément la salive qu'il déposait partout. Elle était ballottée comme une petite poupée par des bras puissants. Le moindre faux mouvement pourrait lui rompre le cou. Nomy sentait le membre viril du monstre grossir et presser de plus en plus fort sur son ventre. Elle eut une poussée de peur. L'être métamorphosé risquait de la casser en deux sans le faire exprès, aveuglé par sa passion grandissante.

Elle ne pouvait pas se débattre devant la masse de son adversaire même s'il ne l'entravait pas consciemment. Les larges mains griffues lacéraient ses vêtements, ouvrant des voies aux naseaux inquisiteurs. Nomy ne subissait pas le froid de la nuit, toute environnée du souffle ardent de son

soupirant. Perdu dans l'expression de ses désirs, il se déplaça juste assez pour qu'elle dégage sa jambe. La jeune femme saisit l'opportunité et se redressa aussitôt en poussant de toutes ses forces avec ses deux mains sur les épaules du colosse. Il recula un peu, sans doute plus de surprise. Elle était toute endolorie et son genou ankylosé menaçait de défaillir, mais elle se tint droite en face de lui.

Peu importe les promesses des blessures, je ne serais plus jamais l'esclave de la fatalité !

Il resta un instant à la toiser, incertain. Le regard de braise ne lui montrait pas d'hostilité, mais elle sentait bien que seul un fil ténu retenait le fauve sanguinaire tapit derrière l'amant transi. Il ne fallait pas hésiter plus longtemps. Lentement elle remonta les mains sur son buste et détacha les broches de sa tunique déchirée. C'est ce moment que la Lune choisit pour réapparaître, curieuse, et sa lumière ricocha sur la peau très pâle qui se dévoilait. Nomy put enfin voir son effrayant cavalier. Il gardait la carrure générale de Sven, mais toute sa musculature avait pris des proportions inquiétantes. Son visage était méconnaissable. Sa peau, lisse et sombre, était peut-être grise. Il n'était pas aussi gros qu'elle l'avait cru en subissant ses coups et cela lui donna plus de courage. A bien y regarder, la chose devant elle n'était pas horrible. Inhumaine, mais pas repoussante. Elle avait l'impression fugitive qu'une petite parcelle du charme naturel de Sven était toujours présente pour l'attirer. Elle raffermi sa résolution et commença à croire qu'elle survivrait à cette folie.

Les restes de tunique tombèrent par terre. Nue et sans défense elle s'approcha du sans-nom dont elle ressentait les vagues de chaleur intense. Elle posa doucement les mains sur son torse, la peau était épaisse et dure, légèrement humide, et chaude comme un poêle. Un peu plus et la température l'aurait brûlée. Elle promena ses mains sur lui en l'effleurant. Il restait immobile mais tourna sa tête vers la sienne, lui soufflant au nez un brasier aux relents de caramel. Il lui relança un grand coup de langue qui lui glissa sur les lèvres et y laissa un curieux goût de sucre en surface, par-dessus l'arôme métallique du sang. Elle céda à une pulsion et embrassa le monstre. Il redevint frénétique, recommençant à la bousculer et à aspirer goulûment son odeur. Il plongea la tête dans ses cheveux, les ébouriffant à chaque expiration, puis descendit sur sa poitrine qu'il lécha en continuant son chemin vers l'entrejambe. Alors il la prit avec fermeté dans ses bras et la souleva du sol pour la recoucher devant lui, mais sans brutalité excessive, comme s'il pouvait comprendre qu'elle consentait.

Je te jure que je te ferais sortir de ton cauchemar comme tu m'as tirée du mien.

Nomy ferma les yeux. Elle sentait son amant exciter son désir et s'accrochait aux plaisirs exquis pour ne pas trop penser à l'image du sans-nom réellement penché sur elle. Mais le vrai monstre, était-ce vraiment lui ? L'immonde se drapait plutôt dans ce simulacre de gentilhomme qui lui avait fait la cour, une petite éternité plus tôt, presque dans une autre vie. Quand il s'était révélé un sans-nom, elle avait d'abord cru que Sven était un être damné. Mais elle n'en était plus si sûre. Peut-être que son véritable amour la touchait à présent, et que l'animal maudit, c'était cette parure de chair aux dehors angélique qui s'exhibait pendant le jour. Ce costume vide qui lui avait fait croire qu'il l'aimait, dans le seul but de la confondre. La brute qui l'enlaçait maintenant était plus sincère que ça. Plus sincère en fait que quiconque ne l'avait jamais été avec elle. La chaleur qui montait dans son corps fit écho à celle de son partenaire, et elle se laissa porter dans le tumulte des assauts de son amoureux vorace. A chaque fois qu'elle y répondait il diminuait un peu sa force, alors qu'il devenait dangereusement avide si elle restait passive trop longtemps. Sans cesse elle devait relancer le manège pour dompter l'ardeur du démon échappé de son compagnon, et lui arracher des gémissements de jouissance. Dès qu'elle arrêta, la bête reprenait le dessus, la malmenait comme un morceau de viande, et des grondements féroces surgissaient des profondeurs. Elle se déterminait à rester lucide jusqu'au bout, malgré les contusions et l'épuisement qui la guettaient. C'était sa meilleure chance d'y survivre et d'en savourer l'extase.

Je tiendrais jusqu'à l'aube. Je suis maître de mon sort.

Dans le campement nomade, tout était redevenu calme depuis longtemps. Deux individus émergèrent de la nuit et rejoignirent le groupe dans la clarté relative autour du feu central.

— Vous les avez retrouvés ?

— Oui. Ils ne sont pas très loin, à peine une lieue. On ne s'est pas trop approchés, mais il est clair qu'ils étaient tous les deux vivants.

Un grand gaillard à la peau toute craquelée haussa les sourcils :

— Vous en êtes sûrs ?

— Puisqu'on te le dit, Manee. Nomy était vivante. Et à en juger par ce qu'on entendait...

Il n'avait pas besoin d'entrer dans les détails. Tout le monde savait de quoi il était question. Cela faisait des années qu'ils reproduisaient cette scène, mais habituellement les éclaireurs ne revenaient pas avec de bonnes nouvelles. Manee ne pouvait plus contenir son enthousiasme :

— Ça veut dire qu'elle pourrait réussir !

Avec ses yeux brillants d'excitation, il ne voyait pas les mines dubitatives voire franchement sceptiques de la majeure partie de ses comparses. Manee avait la Foi. Celle avec un f majuscule, celle qui déplace les montagnes. Il croyait qu'on pouvait dompter les sans-noms, parce qu'un jour quelqu'un qui s'était exilé de la ville l'avait dit. La plupart des nomades pensaient que ce n'était qu'une légende absurde. Que cet ancêtre lui-même n'avait jamais existé. Que Manee et les autres intégristes ne faisaient que se raccrocher à un fol espoir. Bien sûr, ils ne les avaient jamais empêchés de tenter de concrétiser ce rêve : sait-on jamais ? Même si on n'a pas la foi, la prière ne coûte rien, après tout. Sacrifier quelques fuyards nouveaux-venus était un prix qu'ils acceptaient volontiers de payer.

— Inutile de s'emballer, Manee. La nuit est encore longue avant le lever du soleil. Elle a encore mille fois le temps de se faire tuer.

La vieille femme qui avait parlé se contentait de susurrer. Sa voix semblait déjà à moitié dans le royaume des morts. Les flammes dansaient sur ses cornées vitreuses dévorées par l'âge. Manee la fusilla du regard. Mais il ne pouvait pas la contredire. Plusieurs fois déjà ils avaient cru réussir et puis...

Cruelle déception.

Nomy Chandel serait-elle la bonne ? Il était inhabituel que la personne qu'ils envoient vers la bête ait déjà connu le sans-nom en question avant de fuir la ville. Peut-être que cela ferait une différence ?

— Je serais un peu triste si ça ne marche pas. C'était une brave fille cette petite.

Manee se retourna vers le jeune homme accroupi qui venait de parler tout seul, les yeux perdus dans le brasier, comme s'il se faisait une réflexion pour lui-même. Évidemment ! Cet idiot trouvait toutes les filles braves et sympathiques. Mais il s'était bien gardé de révéler la vérité à la jeune femme lorsqu'ils avaient expliqués à Nomy leur « plan ». Ils avaient été honnêtes sur presque tout : la sensibilité des sans-noms à l'odeur du sang, la possibilité de faire dépasser leur faim incontrôlable par la libido primitive, et aussi que ça devait rompre les conditionnements bâtis par le clergé citadin. Ils avaient juste omis quelques détails, comme le fait que ces informations étaient plus une croyance qu'un savoir, et bien sûr que pour le moment toutes les tentatives s'étaient soldées par la mort des volontaires. Mais en cas d'échec, cette omission devenait caduque, et en cas de succès, personne ne viendrait s'en plaindre, alors...

— Ça va marcher !

Manee espérait donner plus de chances à l'opération en exprimant son souhait à voix haute. L'un de ses acolytes, les yeux tout aussi pétillant d'espoir que les siens, se releva vers lui en disant :

— Si cette fois c'était la bonne, ça voudrait dire qu'on pourrait enfin accéder aux semences de la ville ?

La question était rhétorique. Il connaissait très bien la réponse. Toute la raison d'être de ce plan de domestication des sans-noms visait à accomplir la seconde partie des révélations du prophète : lancer les monstres du clergé à l'assaut de la ville, vaincre les gendarmes, et surtout permettre aux nomades d'aller prendre les plantes et graines préservées dans le conservatoire du Palais des Doges. Seuls les plus fous croyaient à cette partie du mythe, pour les autres, le fait de retourner les bêtes de la ville à l'envoyeur n'était que justice, et tout à fait suffisant en soi. Un conservatoire de semences rares ? Au sein de cette ville de morts-vivants shootés aux herbicides ? Et puis quoi encore.

Mais Manee y croyait dur comme fer. Dur comme acier, même. Dès qu'il avait entendu la parole de

l'ancêtre, il s'était vu en train redonner sa fertilité à la grande steppe aride et à ses habitants. La recouvrir de toutes sortes de plantes magiques et délicieuses. Libérer les nomades de la peur de la faim. Verdir le monde entier. Et peut-être même voir pousser ces arbres fantastiques dont il ne pouvait qu'imaginer la majesté.

Voir un arbre et mourir.

Le froid réveilla Nomy en sursaut. Le soleil n'était pas encore levé, mais l'horizon s'éclaircissait. Elle était toujours nue au milieu de la steppe, et son compagnon endormi, redevenu humain, ne rayonnait plus l'enivrante chaleur de la veille. Elle fit mine de se lever pour trouver ses vêtements mais libéra un cri fulgurant. Son épaule gauche lui lança un éclair qui lui traversa la tête et elle manqua de s'évanouir. Quand le choc se fut calmé et qu'elle put de nouveau respirer normalement, elle se tourna de son côté valide en se tenant le bras démit avec l'autre. Elle se rendit compte que son corps en entier n'était qu'une zone de guerre douloureuse. Contusions et griffures exigeaient son attention de toutes parts. Elle parvint tout juste à s'asseoir, et comprit qu'elle n'aurait pas la force d'en faire plus.

Je suis vivante ? Je suis vivante !

En piteux état, mais bien là. Le froid la rappela une fois de plus à l'ordre en lui soutirant une plainte lorsqu'un frisson fit bouger malgré elle son épaule blessée. Elle se traîna comme elle put jusqu'aux lambeaux de sa tunique et se couvrit de son mieux. Sven ne bougeait pas. Elle entendait son souffle régulier. Son corps était comme neuf. Rien de visible ne témoignait de ce qu'il était quelques heures plus tôt. Il n'avait sans doute aucune séquelle douloureuse, mais Nomy n'imaginait pas qu'elle ait pu lui occasionner le moindre dommage de toute façon.

J'ai dompté la bête.

Le soleil alluma la ligne d'horizon. Il n'y avait pas de vent, et aucun nuage visible. La journée serait chaude. Nomy était impatiente que l'air se réchauffe. Est-ce que ses compagnons nomades viendraient la chercher ? Elle ne se sentait toujours pas capable de se déplacer. Un marmonnement lui fit retourner la tête vers l'endroit où son compagnon gisait. Il se redressa l'air égaré, s'essuyant machinalement la terre qui lui maculait la bouche, crachotant pour se débarrasser du sable.

— Nomy ?

Elle vit son expression passer d'un stade hagard à une surprise inquiète :

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivée ?!

Le regard horrifié lui donnait une assez bonne idée de l'allure qu'elle devait avoir. Quelle injustice que lui soit neuf comme un bébé alors que c'est elle qui avait fait le plus dur. Sven sembla prendre conscience plus largement de la situation, il regarda autour de lui et constata sa nudité en se levant :

— Mais enfin où est-ce qu'on est ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

Nomy ne se sentait pas l'énergie d'affronter ses questions, et se laissa retomber doucement au sol sur le dos en soupirant. Elle entendit Sven se rapprocher puis il cacha une partie du ciel dans son champ de vision. Il la regardait avec un air triste qu'elle ne lui avait jamais vu. Il semblait sincère. Mais ça il l'avait toujours paru. Jouait-il encore la comédie ? Il s'accroupit à côté d'elle et lui écarta les cheveux avec une infinie douceur.

— C'est moi qui t'ai fait ça, n'est-ce pas.

Ce n'était pas une question. Il n'y avait personne d'autre à la ronde, le constat s'imposait de lui-même. Nomy ne savait pas quoi lui répondre, et avait peur d'éprouver encore une autre douleur nouvelle en essayant de parler, alors elle garda le silence. Sven redressa la tête subitement et inspira plusieurs fois.

— Je sens la présence d'un groupe de gens, dit-il.

Quelque chose avait bien changé dans son comportement. Il ne lui avait jamais montré ses caractères anormaux auparavant.

— Est-ce que tu veux que je te mène à eux ? lui demanda-t-il.

Elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête à peine perceptible. Puis se sentie soulevée du sol. Il bougeait lentement, faisant attention à ne pas augmenter son mal-être. Le mouvement régulier de la marche la berça et elle perdit conscience sur un sentiment de victoire. *J'ai réussi.*

Détruire !

Sven sentait une rage féroce monter au plus profonde de lui. Une colère indescriptible et inexplicable. Plusieurs fissures étaient apparues dans son esprit depuis qu'il avait repris conscience le matin, et constaté les effets de sa sauvagerie sur sa compagne. Mais maintenant que Nomy était en sécurité, confiée aux soins d'un chaman, les lézardes se multipliaient dans sa tête, jusqu'à faire complètement céder le frêle barrage de sa raison.

Vengeance !

Des images inconnues lui inondaient la tête. Était-ce des réminiscences de meurtres atroces perpétrés pendant ses transformations précédentes ? Ou simplement des souvenirs induits, issus d'un mélange d'histoires racontées et de fantasmes ? Il voyait des prêtres, des cachots étranges au cœur d'une parodie de société secrète, et des sous-sols labyrinthiques sous le Palais des Doges. Deux vies complètement différentes se mélangeaient dans sa conscience, comme du feu et de l'essence. L'explosion ne laissa que des lambeaux de haine dans son âme en cendre. Il ne voyait plus que la ville immense, ses immeubles sales et bruts, ses citadins serviles et idiots. Il brûlait de l'envie de les attraper et de les déchiqueter, de les arracher comme ils s'appliquaient tous si bien à éradiquer toutes les formes de vie naturelles. Il se voyait comme une forme géante penchée sur eux, cueillant en riant les habitants minuscules, avant de les broyer sans pitié avec de grands coups de pieds.

Annihiler !

Le conditionnement du clergé était consumé. De l'image rémanente du religieux qui psalmodiait devant lui, il ne gardait plus qu'un sentiment sadique insatiable, l'envie de l'écarteler et de le hacher menu. Le sans-nom exigeait le châtement. Total. L'éradication méthodique de la corruption répandue par la ville et tous ses habitants, des plus cyniques aux plus naïfs.

Nomy Chandel se réveilla longtemps plus tard dans son campement. Les nomades de sa troupe la vénéraient comme une prophétesse, et elle reçut la visite de nombreux représentants d'autres groupes. Les exilés qui fuyaient la ville étaient plus nombreux qu'avant, et l'un d'eux lui avait apporté une offrande rare et divine. Une plante vivante dans un pot. Une grosse fleur rouge au parfum capiteux, qui défendait chèrement ses délices en piquant les mains trop curieuses. Cette merveille lui fit oublier la perte du petit trésor desséché qu'elle avait abandonné en s'enfuyant de chez elle. L'étranger qui la lui avait offerte l'avait baptisée : « Invictus ».

Manee était extatique et continuait ses simagrées en essayant de se faire passer pour le grand prêtre du changement. Il n'avait toujours pas pris conscience qu'elle avait compris son manège longtemps avant de prendre la décision d'affronter le sans-nom. Il ne savait pas qu'elle avait deviné les petits « détails » tenus secrets sur la périlleuse aventure qu'ils avaient tenté de lui cacher avec maladresse. Manee et ses fidèles étaient convaincus que Nomy avait été le jouet du monstre. Leur comportement obséquieux témoignait comme une fanfare de la culpabilité et de la honte qu'ils avaient de l'avoir livrée en pâture aux sévices. Ils n'avaient pas compris qu'elle avait choisi en toute connaissance de cause, que plus jamais quelqu'un d'autre ne lui dicterait ce qu'il fallait penser ou croire. Elle se l'était juré après avoir quitté l'enceinte de la ville et le rempart rassurant de ses certitudes. Elle irait au-devant de l'inconnu, la tête haute, fière et forte. La jeune femme accepta de jouer le jeu de la sainteté que lui infligeaient les nomades. Cela lui évita de les indigner avec ses pensées profondes. Sven était parti depuis longtemps. Ses compagnons lui expliquèrent qu'après l'avoir ramenée chez eux, il avait été pris de démence à la suite d'un long délire sur les perversions du clergé, et s'était enfui en direction de la grande citée. Comme un fou furieux. Nomy n'avait qu'à fermer les yeux pour retourner dans le monde des songes et y retrouver son amant. Celui qui l'aimait vraiment en toute sincérité. Cet être maudit qui ne se dévoilait qu'une fois par mois. Ce soi-disant monstre innommable, c'est lui qu'elle avait tiré des limbes en lui donnant ce nom que l'univers lui refusait. Le sans-nom véritable maintenant, c'était cette enveloppe vide aux dehors angéliques, ce fantôme ignorant et superficiel qui s'était présenté à elle si longtemps auparavant. « Sven Tourdacier ». Ce gentilhomme n'existait pas. Mais Sven désormais, si, et pour toujours, même si elle ne devait jamais le revoir.

Je n'ai plus à souffrir. Je suis la capitaine de mon âme.